

Le football, langage universel

Jean-Claude Raspiengeas, à Marseille, le 05/12/2017

Une grande exposition au MuCEM de Marseille montre que ce sport universel, même corrompu par l'argent, vaut bien plus que ses débordements ou ses caricatures.

Catalyseur des passions populaires, école de la vie, il joue une fonction d'intégration, développe un langage commun et forge une mémoire collective.



El Moro, Omar Victor Diop, photographie de la série *Diaspora*, 2014. / Omar Victor Diop, Courtesy Galerie Magnin-A

Nous sommes foot

MuCEM, à Marseille

La phrase est archiconnue, ressassée. Mais elle mérite d'être examinée. « *Tout ce que je sais de plus sûr à propos de la moralité et les obligations des hommes, c'est au football que je le dois.* » Signée Albert Camus (qui fut gardien de but). Cette sentence claque sur une banderole de supporters dans l'exposition du MuCEM, à ce sport consacrée. Manière pour les organisateurs, l'ethnologue Florent Molle et le documentariste Gilles Perez, de décrire le football comme « *un fait social* ». Sans négliger d'aborder ce jeu de balle au pied comme le nouvel « *opium du peuple* » ou « *la continuation de la guerre par d'autres moyens* ». Le chauvinisme et le nationalisme sur les gradins, les gestes agressifs sur le terrain, les tractations opaques et les sommes délirantes qu'il brasse occultent les raisons de comprendre pourquoi le football est devenu l'espéranto du sport.

Il n'est pas anodin que la première grande exposition sur cet emballement planétaire se déploie dans la Cité phocéenne où le football rend fadas les habitants, rythme leur vie, commande leurs humeurs. Il scelle depuis des lustres un sentiment d'appartenance que résume le slogan identitaire, brandi au stade Vélodrome, chaudron de toutes les passions locales : « *Fiers d'être marseillais* ». Même Notre-Dame-de-la-Garde est mise à contribution les jours de grande incertitude. On monte, fébriles, en délégation, la prier, brûler des cierges, réclamer son intervention. Quelques vidéos montrent les étapes de ce pèlerinage rituel dont les Marseillais n'ont pas l'apanage. Naples, dans le genre, n'est pas en reste. Et en Argentine, une église officielle voue même un culte à Maradona. Ce joueur génial, drogué jusqu'aux oreilles, inscrivant un but litigieux en Coupe du monde avait invoqué « *la main de Dieu* » pour se justifier. Pier Paolo Pasolini, le cinéaste italien, pensait : « *Le football est la dernière représentation sacrée de notre temps.* »

L'exposition débute par un « *sas anti-foot* » qui concentre tous les jugements négatifs sur ce sport, comme pour s'en débarrasser avant d'entrer dans le vif du sujet, une immersion dans le bain sonore des grands stades, dans les pulsations de ce grand chœur battant, clameurs des moments de liesse et d'abattement. Puis le visiteur déambule à travers différentes approches. De l'amateurisme au professionnalisme, du travail patient des éducateurs aux négociations troubles du mercato mondial où l'on découvre que la France est le deuxième pays exportateur de joueurs, après le Brésil... Ou comment, gangrené par l'argent, le foot s'est éloigné de l'esprit de ses origines.

Cette exposition montre aussi comment les dictatures le détournent comme instrument de propagande mais aussi comment des joueurs, des rebelles, l'ont utilisé pour faire passer des messages de revendication et d'émancipation. Quelques destins sont mis en valeur comme celui

de l'Espagnol Saturnino Navazo, déporté à Mauthausen, celui de la joueuse palestinienne Honey Thaljih. Ou l'exemple magnifique de l'équipe de migrants, dans le sud de l'Espagne, Alma de Africa.

Près de quatre cents objets, œuvres, photos, vidéos sont déployés pour aborder tous les aspects, même les moins reluisants comme les pulsions de mort des hooligans que l'exposition enferme dans une cage pour les dissocier des ultras, ces supporters qui occupent bruyamment les virages des stades et ne vivent qu'au rythme de leur club fétiche. De même, grâce au patient travail des éducateurs et des entraîneurs, bien mis en valeur, le football joue son rôle d'intégration et de mixité. Il apprend, dès le plus jeune âge, que le collectif est toujours plus fort que l'individu. Trou noir de cette exposition d'envergure, l'étrange absence des arbitres, personnages pourtant indispensables à la régulation de cette dramaturgie des passions humaines. Il est vrai qu'ils sont les seuls à ne pas faire rêver dans l'arène de lumière d'un stade de football...

Jean-Claude Raspiengeas, à Marseille

<https://www.la-croix.com/Journal/Le-football-langage-universel-2017-12-05-1100896982#/imageZoom>